

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LE COMTE DE BOUR- SOUFLE

VOLTAIRE

Comédie — 1766

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

LE CHEVALIER	85 répliques
LE COMTE DE BOURSOUFLE	52 répliques
LE BARON DE LA COCHONNIÈRE	49 répliques
MADAMOISLLE THÉRÈSE	44 répliques
MARAUDIN	41 répliques
PASQUIN	19 répliques
MADAME BARBE	14 répliques
LE BAILLI	6 répliques
COLIN	2 répliques
PAGE	1 répliques

Personnages muets & suite : VALETS DE LA SUITE DU COMTE

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE PREMIER	5
ACTE SECOND	22
ACTE TROISIÈME	42

ACTE PREMIER

SCÈNE I

Le Chevalier, Pasquin.

LE CHEVALIER

Pasquin.

PASQUIN

Monsieur ?

LE CHEVALIER

Connais-tu dans le monde entier un plus malheureux homme que ton maître ?

5

PASQUIN

Oui, monsieur, j'en sais un plus malheureux, sans contredit.

LE CHEVALIER

Eh ! Qui ?

PASQUIN

Votre valet, Monsieur, le pauvre Pasquin.

LE CHEVALIER

En connais-tu un plus fou ?

PASQUIN

Oui, assurément.

10

LE CHEVALIER

Eh, qui ! Bourreau ? Qui ?

PASQUIN

Ce fou de Pasquin, Monsieur, qui sert un maître qui n'a pas le sou.

LE CHEVALIER

Il faut que je sorte de cette malheureuse vie.

PASQUIN

Vivez plutôt pour me payer mes gages.

LE CHEVALIER

J'ai mangé tout mon bien au service du roi.

15

PASQUIN

Dites au service de vos maîtresses, de vos fantaisies, de vos folies. On ne mange jamais son bien en ne faisant que son devoir. Qui dit ruiné dit prodigue ; qui dit malheureux dit imprudent ; et la morale...

LE CHEVALIER

Ah, coquin ! Tu abuses de ma patience et de ma misère; je te pardonne parce que je suis pauvre, mais si ma fortune change, je t'assommerai.

20

PASQUIN

Mourez de faim, Monsieur, mourez de faim.

LE CHEVALIER

C'est bien à quoi il faut nous résoudre tous deux, si mon maroufle de frère aîné, le comte de Boursoufle, n'arrive pas aujourd'hui dans ce maudit village où je l'attends. Ô ciel ! Faut-il que cet homme-là ait soixante mille livres de rente pour être venu au monde une année avant moi ! Ah ! Ce sont les aînés qui ont fait les lois ; les cadets n'ont pas été consultés, je le vois bien.

25

PASQUIN

Eh ! Monsieur, si vous aviez eu les soixante mille livres de rente, vous les auriez déjà mangées, et vous n'auriez plus de ressources ; mais monsieur le comte de Boursoufle aura pitié de vous ; il vient ici pour épouser la fille du Baron, qui aura cinq cent mille francs de biens : vous aurez un petit présent de nocces.

30

LE CHEVALIER

Épouser encore cinq cent mille francs, et le tout parce que l'on est aîné ; et moi être réduit à attendre ici de ses bontés ce que je devrais ne tenir que de la nature ; et demander quelque chose à son frère aîné, c'est là le comble des disgrâces.

35

PASQUIN

Je ne connais pas Monsieur le Comte ; mais il me semble que je viens de voir arriver ici monsieur Maraudin, votre ami et le sien, et celui du baron, et celui de tout le monde ; cet homme qui noue plus d'intrigues qu'il n'en peut débrouiller, qui fait des mariages et des divorces, qui prête, qui emprunte, qui donne, qui vole, qui fournit des maîtresses aux jeunes gens, des amants aux jeunes femmes, qui se rend redouté et nécessaire dans toutes les maisons, qui fait tout, qui est partout : il n'est pas encore pendu, profitez du temps, parlez-lui ; cet homme-là vous tirera d'affaire.

40

45

LE CHEVALIER

Non, non, Pasquin, ces gens-là ne sont bons que pour les riches ; ce sont les parasites de la société. Ils servent ceux dont ils ont besoin, et non pas ceux qui ont besoin d'eux, et leurs vies ne sont utiles qu'à eux-mêmes.

PASQUIN

Pardonnez-moi, pardonnez-moi, les fripons sont assez serviables ; Monsieur Maraudin se mêlerait peut-être de vos affaires pour avoir le plaisir de s'en mêler. Un fripon aime à la fin l'intrigue pour l'intrigue même ; il est actif, vigilant ; il rend service vivement avec un très mauvais coeur ; tandis que les honnêtes gens, qui ont le meilleur coeur du monde, vous plaignent avec indolence, vous laissent dans la misère, et vous ferment la porte au nez.

50

55

LE CHEVALIER

Hélas ! Je ne connais guère que ces honnêtes gens-là ; et j'ai grand'peur que Monsieur mon frère ne soit un très honnête homme.

PASQUIN

Voilà monsieur Maraudin qui n'a pas tant de probité peut-être, mais qui pourra vous être utile.

60

SCÈNE II

Le Chevalier, Maraudin, Pasquin.

MARAUDIN

Bonjour, mon très agréable chevalier, embrassez-moi, mon très cher ; par quel heureux hasard vous rencontré-je ici ?

LE CHEVALIER

Par un hasard très naturel, et très malheureux ; parce que je suis dans la misère, parce que mon frère qui nage dans l'opulence doit passer ici, parce que je l'attends, parce que j'enrage, parce que je suis au désespoir.

65

MARAUDIN

Voilà de très mauvaises raisons ; allez, allez, consolez-vous, Dieu a soin des cadets ; il faudra bien que votre frère jette sur vous quelques regards de compassion. C'est moi qui le marie, et je veux qu'il y ait un pot de vin pour vous dans ce marché. Quand quelqu'un épouse la fille du baron de La Cochonnière, il faut que tout le monde y gagne.

70

LE CHEVALIER

Eh, scélérat ! Que ne me la faisais-tu épouser ? J'y aurais gagné bien davantage.

MARAUDIN

D'accord ; hélas ! Je crois que Mademoiselle de La Cochonnière vous aurait épousé tout aussi volontiers que monsieur le comte. Elle ne de-
mande qu'un mari ; elle ne sait pas seulement si elle est riche. C'est une
créature élevée dans toute l'ignorance et dans toute la grossière rustici-
té de son père. Ils sont nés avec peu de bien ; un frère de la baronne, in-
téressé et imbécile, qui ne savait pas chanter, mais qui savait calculer, a
gagné à Paris cinq cent mille francs, dont il n'a jamais joui ; il est mort
précisément comme il allait devenir insolent. La baronne est morte de
l'ennui de vivre avec le baron ; et la fille, à qui tout ce bien-là appar-
tient, ne peut être mariée par son vilain père qu'à un homme excessive-
ment riche ; jugez s'il vous l'aurait donnée à vous qui venez de manger
votre légitime.

75

80

85

LE CHEVALIER

Enfin, tu as procuré ce parti à Monsieur le Comte ; c'est fort bien fait ;
que t'en revient-il ?

MARAUDIN

Ah ! Il me traite indignement ; il s' imagine que son mérite tout seul a
fait ce mariage ; et, son avarice venant à l'appui de sa vanité, il me paye
fort mal pour l'avoir trop bien servi. J'en demande pardon à Monsieur
son frère ; mais Monsieur le comte est presque aussi avare que fat ; vous
n'êtes ni l'un ni l'autre, et si vous aviez son bien, vous feriez...

90

LE CHEVALIER

Oh oui ! Je ferais de très belles choses ; mais n'ayant rien, je ne puis
rien faire que me désespérer, et le prier de... Ah ! J'entends un bruit ex-
travagant dans cette hôtellerie ; je vois arriver des chevaux, des chaises ;
c'est mon frère, sans doute. Quel brillant équipage, et quelle différence
la fortune met entre les hommes ! Ses valets vont bien me mépriser.

95

MARAUDIN

C'est selon que monsieur vous traitera. Les valets ne sont pas d'une autre espèce que les courtisans ; ils sont les singes de leur maître.

SCÈNE III

Le Comte de Boursoufle, plusieurs valets, Le Chevalier, Maraudin, Pasquin.

100

LE COMTE

Ah ! Quel supplice que d'être six heures dans une chaise de poste ! On arrive tout dérangé , tout dépoudré.

LE CHEVALIER

Mon frère, je suis ravi de vous...

MARAUDIN

Monsieur, vous allez trouver en ce pays...

LE COMTE

Holà ! Hé ! Qu'on m'arrange un peu ; foi de seigneur, je ne pourrai jamais me montrer dans l'état où je suis.

105

LE CHEVALIER

Mon frère, je vous trouve très bien, et je me flatte...

LE COMTE

Allons donc un peu ! Un miroir, de la poudre d'oeillet, un pouf, un pouf. Hé ! Bonjour, Monsieur Maraudin, bonjour. Mademoiselle de La Cochonnière me trouvera horriblement mal en ordre. Monsieur du Toupet!

110

Je vous ai déjà dit mille fois que mes perruques ne fuient point assez en arrière ; vous avez la fureur d'enfoncer mon visage dans une épaisseur de cheveux qui me rend ridicule, sur mon honneur. Monsieur Maraudin, à propos... Oh ! Vous voilà, Chonchon.

LE CHEVALIER

Oui, et j'attends le moment...

115

LE COMTE

Monsieur Maraudin, comment trouvez-vous mon habit de noces ? L'étoffe en a coûté cent écus l'aune.

MARAUDIN

Mademoiselle de La Cochonnière sera éblouie.

LE CHEVALIER

La peste soit du fat ! Il ne daigne pas seulement me regarder.

PASQUIN

Eh ! Pourquoi vous adressez-vous à lui, à sa personne ? Que ne parlez-vous à sa perruque, à sa broderie, à son équipage ? Flattez sa vanité au lieu de songer à toucher son coeur.

120

LE CHEVALIER

Non, j'aimerais mieux crever que de faire ma cour à ses impertinences.

LE COMTE

Page, levez un peu ce miroir, haut, plus haut ; vous êtes fort maladroit, page, foi de seigneur.

125

LE CHEVALIER

Mais, mon frère, voudrez-vous bien enfin...

LE COMTE

Charmé de te voir, mon cher Chonchon, sur mon honneur ; tu reviens donc de la campagne, un peu grêlé, à ce que je vois. Eh ! eh ! eh ! Eh bien qu'est devenu ton cousin, qui partit avec toi il y a trois ans ?

LE CHEVALIER

Je vous ai mandé il y a un an qu'il était mort. C'était un très honnête garçon, et si la fortune...

130

LE COMTE *(toujours à sa toilette)*

Ah ! Oui, oui, je l'avais oublié ; je m'en souviens, il est mort, il a bien fait, cela n'était pas riche. Vous venez pour être de la noce, monsieur Chonchon ; cela n'est pas maladroit. Écoutez, monsieur Maraudin, je prétends aller le plus tard que je pourrai chez Mademoiselle de La Chonchonnère ; j'ai quelque affaire dans le voisinage ; Mademoiselle Julie n'est qu'à deux cents pas d'ici. Eh ! eh ! je veux un peu y aller avant de tâter du sérieux embarras d'une noce. Qu'on mette un peu mes relais à ma chaise.

135

LE CHEVALIER

Pourrai-je, pendant ce temps-là, avoir l'honneur de vous dire un petit mot ?

140

LE COMTE

Que cela soit court, au moins : un jour de mariage on a la tête remplie de tant de choses qu'on n'a guère le temps d'écouter.

SCÈNE IV

Le Comte, Le Chevalier.

LE CHEVALIER

Mon frère, j'ai d'abord à vous dire...

145

LE COMTE

Réellement, Chonchon, croyez-vous que cet habit me siée assez bien ?

LE CHEVALIER

J'ai donc à vous dire, mon frère, que je n'ai presque, rien eu en partage, que je suis prêt à vous abandonner tout ce qui peut me revenir de mon bien, si vous avez la générosité de me donner dix mille francs une fois payés. Vous y gagneriez encore, et vous me tireriez d'un bien cruel embarras ; je vous aurais la plus sensible obligation.

150

LE COMTE

Holà ! Hé, ma chaise est-elle prête ? Chonchon, vous voyez bien que je n'ai pas le temps de parler d'affaires. Julie aura dîné ; il faut que j'arrive.

LE CHEVALIER

Quoi ! vous n'opposez à des prières dont je rougis, que cette indifférence insultante dont vous m'accablez ?

155

LE COMTE

Mais, Chonchon, mais en vérité, vous n'y pensez pas. Vous ne savez pas combien un seigneur a de peine à vivre à Paris, combien coûte un berlingot, cela est incroyable ; foi de seigneur, on ne peut pas voir le bout de l'année.

LE CHEVALIER

Vous m'abandonnez donc ?

160

LE COMTE

Vous avez voulu vivre comme moi ; cela ne vous allait pas, il est bon que vous pâtissiez un peu.

LE CHEVALIER

Vous me mettez au désespoir ; et vous vous repentirez d'avoir si peu écouté la nature.

LE COMTE

Mais, la nature, la nature, c'est un beau mot, Chonchon, inventé par les 165
pauvres cadets ruinés pour émouvoir la pitié des aînés qui sont sages.
La nature vous avait donné une honnête légitime, et elle ne m'ordonne
pas d'être un sot, parce que vous avez été dissipateur.

LE CHEVALIER

Vous me poussez à bout. Eh bien ! Puisque la nature se tait dans vous, 170
elle se taira en moi, et j'aurai du moins le plaisir de vous dire que vous
êtes le plus grand fat de la terre, le plus indigne de votre fortune, le
coeur le plus dur, le plus...

LE COMTE

Mais fat, que cela est vilain de dire des injures ! Cela sent son homme
de garnison. Mon Dieu, vous êtes loin d'avoir les airs de la cour.

LE CHEVALIER

Le sang-froid de ce barbare-là me désespère ; poltron, rien ne t'émeut ? 175

LE COMTE

Tu t'imagines donc que tu es brave parce que tu es en colère ?

LE CHEVALIER

Je n'y peux plus tenir, et si tu avais du coeur...

LE COMTE

Ah, ah, ah! Foi de seigneur, cela est plaisant ; tu crois que moi qui ai soixante mille livres de rente et qui suis près d'épouser Mademoiselle de La Cochonnière avec cinq cent mille francs, je serai assez fou pour me battre contre toi qui n'as rien à risquer ! Je vois ton petit dessein ; tu voudrais par quelque bon coup d'épée arriver à la succession de ton frère aîné ; il n'en sera rien, mon cher Chonchon, et je vais remonter dans ma chaise avec le calme d'un courtisan et la constance d'un philosophe. Holà ! Mes gens ! Holà ! Adieu, Chonchon, à ce soir, à ce soir, mons Maraudin. Holà ! Page, un miroir.

180

185

SCÈNE V

Le Chevalier, Maraudin, Pasquin.

PASQUIN

Eh bien, Monsieur, avez-vous gagné quelque chose sur l'âme de ce courtisan poli ?

LE CHEVALIER

Oui, j'ai gagné le droit et la liberté de le haïr du meilleur de mon coeur.

190

PASQUIN

C'est quelque chose, mais cela ne donne pas de quoi vivre.

MARAUDIN

Si fait, si fait, cela peut servir.

LE CHEVALIER

Et à quoi, s'il vous plaît ? Qu'à me rendre encore plus malheureux.

MARAUDIN

Oh ! Cela peut servir à vous ôter les scrupules que vous auriez de lui faire du mal, et c'est déjà un très grand bien. N'est-il pas vrai que si vous lui aviez obligation, et si vous l'aimiez tendrement, vous ne pourriez jamais vous résoudre à épouser mademoiselle de La Cochonnière au lieu de lui ? Mais à présent que vous voilà débarrassé du poids de la reconnaissance et des liens de l'amitié, vous êtes libre, et je veux vous aider à vous venger en vous rendant heureux.

195

200

LE CHEVALIER

Comment me mettre à la place du Comte de Boursoufle ? Comment puis-je être aussi fat ? Comment épouser sa maîtresse au lieu de lui ? Parle, réponds.

MARAUDIN

Tout cela est très aisé. Monsieur le baron n'a jamais vu votre frère aîné ; je puis vous annoncer sous son nom, puisque en effet votre nom est le sien ; vous ne mentirez point ; et il est bien doux de pouvoir tromper quelqu'un sans être réduit au chagrin de mentir : il faut que l'honneur conduise toutes nos actions.

205

PASQUIN

Sans doute, c'est ce qui m'a réduit à l'état où je me vois.

MARAUDIN

Votre frère ne me donnait que dix mille francs pour lui procurer ce mariage. Je vous aime au moins une fois plus que lui : faites-moi un billet de vingt mille francs, et je vous fais épouser la fille du baron. Ce que je demande, au reste, n'est que pour l'honneur. Il est de la dignité d'un homme de votre maison d'être libéral quand il peut l'être. L'honneur me poignarde, voyez-vous.

215

LE CHEVALIER

Oh, oui ! C'est votre cruel ennemi.

MARAUDIN

Votre frère aîné est un fat.

LE CHEVALIER

D'accord.

MARAUDIN

Un suffisant pétri de cette vanité qui n'est que le partage des sots.

LE CHEVALIER

J'en conviens.

220

MARAUDIN

Un original à berner sur le théâtre.

LE CHEVALIER

Il est vrai.

MARAUDIN

Un vilain coeur clans une figure ridicule.

LE CHEVALIER

C'est ce que je pense.

MARAUDIN

Un petit-maître suranné, qui n'a pas même le jargon de l'esprit ; enflé
de fadaïses et de vent, et dont Pasquin ne voudrait pas pour son valet,
s'il pouvait en avoir.

225

PASQUIN

Assurément, j'aimerais bien mieux son frère le chevalier.

LE CHEVALIER

Eh !

MARAUDIN

Un homme enfin dont vous ne tirerez jamais rien, qui dépense cin-
quante mille francs en chiens et en chevaux, et qui laisserait périr son
frère de misère.

230

LE CHEVALIER

Cela n'est que trop vrai.

MARAUDIN

Et vous vous feriez scrupule de supplanter un pareil homme ! Et vous ne goûteriez pas une joie parfaite en lui escroquant légitimement les cinq cent mille livres qu'il croit déjà tenir, mais qu'il mérite si peu ! Et vous ne ririez pas de tout votre coeur en tenant ce soir entre vos bras la fille du Baron, et vous balanceriez à me faire (pour l'honneur) un billet de vingt mille francs par corps à prendre sur les plus clairs deniers de mademoiselle de La Cochonnière ! Allez, vous êtes indigne d'être riche, si vous manquez l'occasion de l'être.

LE CHEVALIER

Vous avez raison ; mais je sens là quelque chose qui me répugne : étrange chose que le coeur humain ! Je n'avais point de scrupule à me battre tout à l'heure contre mon frère, et j'en ai de le tromper.

MARAUDIN

C'est que vous étiez en colère quand vous vouliez vous battre, et que vous êtes plus brave qu'habile.

PASQUIN

Allez, allez, monsieur, laissez-vous conduire par monsieur Maraudin ; il en sait plus que vous ; mettez votre conscience entre ses mains ; j'en réponds sur la mienne ; j'y suis intéressé ; j'ai besoin que vous soyez riche.

LE CHEVALIER

Eh! Mais, cependant...

MARAUDIN

Allons, êtes-vous fou ?

PASQUIN

Allons, mon cher maître, courage ; il n'y a pas grand mal au fond.

MARAUDIN

Cinq cent mille francs, et une fille jeune et fraîche, enlevée à Monsieur le Comté, et mise en notre possession.

255

LE CHEVALIER

Voyons donc ce qu'il faut faire pour le bien de la chose.

ACTE SECOND

SCENE I

Maraudin, Colin.

MARAUDIN

Ce vieux fou de baron s'enferme dans son château, et fait faire la garde comme si l'univers voulait lui enlever mademoiselle Thérèse de La Cochonnière, et comme si les ennemis étaient aux portes. Holà! quelqu'un, messieurs : holà !²⁶⁰

COLIN

Qui va là ?

MARAUDIN

Vive le roi et monsieur le baron! On vient pour marier mademoiselle Thérèse.

COLIN

Je vais dire ça à monseigneur.

²⁶⁵

MARAUDIN

Est-il possible qu'il y ait encore en France un rustre comme le seigneur de cette gentilhommière? Voilà deux beaux contrastes que Monsieur de Boursoufle et lui.

SCÈNE II

Le Baron de la Cochonnière, en buffle, a la tête de ses gens, MARAUDIN.

LE BARON

Ah ! C'est vous, mon bravemonsieur de Maraudin ; pardon, il faut être ²⁷⁰
un peu sur ses gardes quand on a une jeune fille dans son château ; il y
a tant, de gens dans le monde qui enlèvent les filles ! On ne voit que ce-
la dans les romans.

MARAUDIN

Cela est vrai, et je viens aussi pour enlever mademoiselle Thérèse, et je
vous amène un gendre. 275

LE BARON

Quand est-ce donc que j'aurai le plaisir de voir dans mon Château de La
Cochonnière monsieur le Comte de Boursoufle ?

MARAUDIN

Dans un moment il va rendre ses respects à son très honoré beau-père.

LE BARON

Ventre de boulets ! Il sera très bien reçu ; et je lui réponds de Thérèse.
Mon gendre est homme de bonne mine, sans doute? 280

MARAUDIN

Assurément, et d'une figure très agréable. Pensez-vous que j'irai donner à Mademoiselle Thérèse un petit mari, haut comme ma jambe, comme on en voit tant à la cour ?

LE BARON

Amène-t-il ici un grand équipage ? Aurons-nous bien de l'embarras ?

MARAUDIN

Au contraire, Monsieur le Comte hait l'éclat et le faste ; il a voulu venir²⁸⁵ avec moi incognito ; ne croyez pas qu'il soit venu dans son équipage ni en chaise de poste.

LE BARON

Tant mieux ; tous ces vains équipages ruinent et sentent la mollesse ; nos pères allaient à cheval, et jamais les seigneurs de La Cochonnière n'ont eu de carrosse.

290

MARAUDIN

Ni votre gendre non plus. Ne vous attendez pas à lui voir de ces parures frivoles, de ces étoffes superbes, de ces bijoux à la mode.

LE BARON

Un buffle, corbleu, un buffle ; voilà ce qu'il faut en temps de guerre ; mon gendre me charme par le récit que vous m'en faites.

MARAUDIN

Oui, un buffle ; il en trouvera ici ; il sera plus content de vous encore²⁹⁵ que vous de lui. Le voici, il s'avance.

SCÈNE III

LE CHEVALIER, LE BARON, MARAUDIN, MME BARBE.

MARAUDIN

Approchez, Monsieur le Comte, et saluez Monsieur le Baron, votre beau-père.

LE BARON

Par Henri quatre! Voici un gentilhomme tout-à-fait demi-tête bleue. 300
Monsieur le Comte, Thérèse sera heureuse ; corbleu ! Touchez là, je suis votre beau-père et votre ami. Parbleu, vous avez la physionomie d'un honnête homme.

LE CHEVALIER

En vérité, Monsieur, vous me faites rougir, et je suis confus de paraître devant vous ; mais monsieur Maraudin qui sait l'état de mes affaires 305
vous aura dit...

MARAUDIN

Oui, oui, j'ai dit tout ce qu'il fallait dire ; vous aurez un digne beau-père et une digne femme. Réjouissez- vous, madame Barbe, voici un mari pour Thérèse.

MADAME BARBE

Est-il possible ? 310

MARAUDIN

Rien n'est plus certain.

LE BARON

Allons, faites descendre Thérèse ; faites venir les violons ; donnez la clef de la cave, et que tout le monde soit ivre aujourd'hui dans mon château.

MADAME BARBE

Ah! Le bel ordre! Ah! La bonne nouvelle! Thérèse, Thérèse, Mademoiselle Thérèse, descendez, venez tôt, venez tôt.

315

SCÈNE IV

Mademoiselle Thérèse, Madame Barbe.

MADemoiselle ThÉRÈSE

Eh bien! Qu'est-ce? Thérèse, Thérèse! Brailleras-tu toujours après moi, éternelle duègne? Et faut-il que je sois pendue à ta ceinture? Je suis lasse d'être traitée en petite fille, et je sauterai les murs au premier jour.

MADAME BARBE

Eh! La, la, apaisez-vous, je n'ai pas de si méchantes nouvelles à vous ap-³²⁰prendre, et on ne voulait pas vous traiter en petite fille ; on voulait vous parler d'un mari ; mais puisque vous êtes toujours bourrue...

MADemoiselle ThÉRÈSE

Aga, avec votre mari ; ces contes bleus-là me fatiguent les oreilles, entendez-vous, madame Barbe? Je crois aux maris comme aux sorciers ; j'en entends toujours parler et je n'en vois jamais. Il y a deux ans qu'on³²⁵ se moque de moi, mais je sais bien ce que je ferai, je me marierai bien sans vous, tous tant que vous êtes ; on n'est pas une sotte, quoiqu'on soit élevée loin de Paris, et Jacqueline-Thérèse de La Cochonnière ne sera pas toujours en prison ; c'est moi qui vous le dis, madame Barbe.

(En pleurant.)

MADAME BARBE

Tudieu, comme vous y allez! Eh bien, puisque je suis si mal reçue, adieu³³⁰ donc ; vous dira qui voudra les nouvelles du logis. Cela est bien dénaturé de traiter ainsi madame Barbe qui vous a élevée.

MADemoiselle Thérèse

Va, va, ne pleure point ; je te demande pardon. Qu'est-ce que tu me disais d'un mari ?

MADAME BARBE

Rien ; je suis une duègne, je suis une importune ; vous ne saurez rien.³³⁵

MADemoiselle Thérèse

Ah, ma pauvre petite Barbe ! Je m'en vais pleurer à mon tour.

MADAME BARBE

Allez, ne pleurez point, Monsieur le Comte de Boursoufle est arrivé, et vous allez être Madame la Comtesse.

MADemoiselle Thérèse

Dis-tu vrai? Est-il possible? Ne me trompes-tu point? Ma chère Barbe, il y a ici un mari pour moi? Un mari! Un mari! Qu'on me le montre, où est-il que je le voie? Que je voie monsieur le comte. Me Voilà mariée,³⁴⁰ me voilà comtesse, me voilà à Paris ; je ne me sens pas de joie. Viens que je t'étouffe de caresses.

MADAME BARBE

Le bon petit naturel !

MADemoiselle ThÉRÈSE

Premièrement, une grande maison magnifique, et des diamants, et six 345
grands laquais, et l'Opéra tous les jours, et toute la nuit à jouer, et tous
les jeunes gens amoureux de moi, et toutes les femmes jalouses. La tête
me tourne, la tête me tourne de plaisir.

MADAME BARBE

Contenez-vous donc un peu ; tenez, voilà votre mari qui vient ; voyez
s'il n'est pas beau et bien fait. 350

MADemoiselle ThÉRÈSE

Ah ! Je l'aime déjà de tout mon coeur ; ne dois-je pas courir l'embrasser,
Madame Barbe ?

MADAME BARBE

Non vraiment, gardez-vous-en bien ; il faut au contraire se tenir sur la
réserve.

MADemoiselle ThÉRÈSE

Eh quoi ? Puisqu'il est mon mari, et que je le trouve joli. 355

MADAME BARBE

Il vous mépriserait si vous lui témoigniez trop d'affection.

MADemoiselle ThÉRÈSE

Ah ! Je vais donc bien me retenir.

SCÈNE V

Le Chevalier, Mademoiselle Thérèse, Madame Barbe.

MADemoiselle THÉRÈSE

Je suis votre très humble servante ; je suis enchantée de vous voir ; comment vous portez-vous ? Vous venez pour m'épouser, vous me comblez de joie. Je n'en ai pas trop dit, Barbe? 360

LE CHEVALIER

Madame, je faisais mon plus cher désir de l'accueil gracieux dont vous m'honorez ; mais je n'osais en faire mon espérance. Préféré par monsieur votre père, je ne me tiens point heureux si je ne le suis par vous ; c'est de vous seule que je voulais vous obtenir ; vos premiers regards font de moi un amant, et c'est un titre que je veux conserver toute ma vie. 365

MADemoiselle THÉRÈSE

Oh ! Comme il parle, comme il parle ! Et que ce langage-là est différent de celui de nos gentilshommes de campagne. Ah ! Les sots dadais, en comparaison des seigneurs de la cour ! Mon amant, irons-nous bientôt à la cour ? 370

LE CHEVALIER

Dès que vous le souhaiterez, Madame.

MADemoiselle THÉRÈSE

N'y a-t-il pas une reine là ?

LE CHEVALIER

Oui.

MADemoiselle ThÉRÈSE

Et qui me recevra parfaitement bien ?

375

LE CHEVALIER

Avec beaucoup de bonté, assurément.

MADemoiselle ThÉRÈSE

Cela fera crever toutes les femmes de dépit ; j'en serai charmée.

LE CHEVALIER

Si vous avez envie d'aller au plus tôt briller à la cour, mademoiselle, daignez donc hâter le moment de mon bonheur. Monsieur votre père veut retarder le mariage de quelques jours ; je vous avoue que ce retardement me mettrait au désespoir. Je sais que vous avez des amants jaloux de ma félicité, qui songent à vous enlever, et qui voudraient vous enfermer à la campagne pour votre vie.

380

MADemoiselle ThÉRÈSE

Ah, les coquins ! Pour m'enlever, passe ; mais m'enfermer !

LE CHEVALIER

Le plus sûr moyen de leur dérober la possession de vos charmes est de vous donner à moi par un prompt hyménée qui vous mettra en liberté, et moi au comble du bonheur ; il faudrait m'épouser plus tôt que plus tard,

385

MADemoiselle ThÉRÈSE

Vous épouser ! Qu'à cela ne tienne, dans le moment, dans l'instant, je ne demande pas mieux, je vous jure ; et je voudrais déjà que cela fût fait.

390

LE CHEVALIER

Vous ne vous sentez donc pas de répugnance pour un époux qui vous adore.

MADemoiselle ThÉRÈSE

Au contraire, je vous aime de tout mon coeur ; Madame Barbe prétend que je ne devais vous en rien dire ; mais c'est une radoteuse, et je ne vois pas, moi, quel grand mal il y a à vous dire que je vous aime, puisque vous êtes mon mari, et que vous m'aimez.

395

SCÈNE VI

Le Baron, Le Chevalier, Mademoiselle Thérèse, Maraudin, Madame Barbe.

MADemoiselle ThÉRÈSE

Papa, quand nous marierez-vous ?

LE CHEVALIER

Mademoiselle votre fille, Monsieur, daigne recevoir les empressements de mon coeur avec une bonté que vous autorisez.

400

MADemoiselle ThÉRÈSE

Hem! Qu'est-ce que vous dites là ?

LE CHEVALIER

Je vous le répète, monsieur, il y a des gens en campagne pour enlever ce trésor, et si vous n'y prenez garde, mademoiselle de La Cochonnière est perdue aujourd'hui pour vous et pour son mari.

LE BARON

Par la culasse de mes mousquetons, nous y donnerons bon ordre ; qu'ils s'y jouent les scélérats ! je vais commencer par enfermer Thérèse dans le grenier.

MADAME BARBE

Allons, Mademoiselle, allons.

MADemoisELLE THÉRÈSE

Miséricorde ! J'aime cent fois mieux qu'on m'enlève. Papa, si on m'enferme davantage, je me casse la tête contre les murs.

410

LE CHEVALIER

N'y aurait-il point, Monsieur, un petit mezzo termine à cette affaire ?

LE BARON

Oui, de fendre la cervelle au premier qui viendra frapper à la porte du château.

LE CHEVALIER

Ce parti est très raisonnable, et l'on ne peut rien de plus juste ; mais si vous commencez par prendre la précaution de marier tout d'un coup les deux futurs, cela préviendrait merveilleusement tous les méchants desseins. Les ravisseurs auront beau venir après cela, Mademoiselle

415

Thérèse leur dira : Messieurs, vous êtes venus trop tard, la place est prise. Qu’auront-ils à répondre à cela? Rien ; il faudra qu’ils s’en retournent bien honteux.

420

MADemoiselle ThÉRÈSE

Oui ; mais s’ils me disent : ça ne fait rien, quand vous seriez mariée cent fois davantage, mademoiselle Thérèse, nous vous aimons, vous êtes belle, et il faut que nous vous enlevions. Qu’est-ce que je dirai, moi?

LE BARON

Je te tordrai le cou de mes propres mains plutôt que de souffrir qu’on attente à ton honneur ; car vois-tu, je t’aime.

425

LE CHEVALIER

Ne voyez-vous rien à travers ces arbres ? N’entendez-vous rien ?

LE BARON

M’est avis que je vois une chaise de poste et des gens à cheval.

LE CHEVALIER

Tout juste ; nous y voici, c’est sans contredit un de nos coquins. Ne craignez rien, Mademoiselle Thérèse.

MADemoiselle ThÉRÈSE

Moi, hélas ! Et qu’ai-je à craindre ?

430

LE CHEVALIER

Vous avez un père homme de courage, et votre mari aura l’honneur de le seconder.

LE BARON

Oui, voici une occasion où il faut avoir du coeur. Renfermons-nous dans le château ; fermons toutes les portes. Colin, Martinet, Jérôme, tirez vos arquebuses par les meurtrières sur les gens qui voudront entrer malgré vous. ⁴³⁵

LE CHEVALIER

On ne peut pas mieux se préparer. En vérité, monsieur le baron, c'est dommage que vous ne commandiez pas dans quelque place frontière, et que vous n'ayez pas été gouverneur de Philipsbourg.

LE BARON

Je ne l'aurais pas rendu en deux jours. ⁴⁴⁰

(À part.)

(Haut au Baron.)

LE CHEVALIER

Rentrez, monsieur le baron, rentrez, voilà les ennemis qui approchent. Tout ceci commence un peu à m'inquiéter. Voici mon frère qui vient épouser Thérèse, et m'arracher ma fortune. Rentrez donc, et gardez-vous de vous montrer.

SCÈNE VII

Le Comte, arrivant avec ses gens ; Le Baron, au dessus de la porte.

445

LE COMTE

Voilà une assez plaisante réception ; foi de seigneur, sur mon honneur, on nous ferme la porte au nez. Holà ! Hé ! Qu'on heurte un peu, qu'on sonne un peu, qu'on sache un peu ce que cela veut dire. Est-ce que ce n'est pas ici la maison du seigneur baron de La Cochonnière ?

LE BARON

Oui, c'est ici mon château, et c'est moi qui suis Monsieur le Baron. Que lui voulez-vous, monsieur l'aventurier ? 450

LE COMTE

Vous devriez un peu vous douter qui je suis. Je m'attendais à être reçu d'autre sorte. Écoutez, bon homme, je viens ici avec une lettre de Monsieur Maraudin, et mon dessein était d'épouser Mademoiselle de La Cochonnière ; mais tant que vous me tiendrez à la porte, il n'y a pas d'apparence que nous puissions conclure cette affaire. 455

LE BARON

Ah ! Ah ! Vous veniez pour épouser ma fille : fort bien. Ah ! Comment vous nommez - vous, s'il vous plaît ?

LE COMTE

Vous faites le mauvais plaisant, Baron.

LE BARON

Non, non, je voudrais savoir comment vous vous nommez. 460

LE COMTE

Mais il y a quelque apparence que je me nomme le Comte de Boursoufle : nous sommes un peu plus connus à la Cour qu'ici.

MADemoiselle Thérèse

Papa, voilà un impudent maroufle qui prend le nom de mon mari.

LE BARON

Écoute : vois-tu ces arbres qui ornent le dehors de mon château ; si tu ne te retires, voilà où je te ferai pendre avant qu'il soit une heure.

465

(Il heurte.)

LE COMTE

Foi de seigneur, c'est pousser un peu loin la raillerie. Allons, ouvrez, et ne faites plus le mauvais plaisant.

(On tire.)

LE BARON

Il fait violence ; tirez, Jérôme.

LE PAGE

Jarni, on n'a jamais reçu de cette façon des gens de qualité. Sauvons-nous.

470

LE COMTE

Mais ceci devient sérieux, ceci est abominable, ceci est une véritable guerre ; assurément on en parlera à la cour.

(Le Baron, Mademoiselle Thérèse et ses gens descendent ; on se saisit du Comte.)

LE BARON *(à ses gens)*

Enfants, voici le moment de signaler votre intrépidité. Il est seul ; saisissez-moi ce bohème-là, et liez-le moi comme un sac.

LE COMTE

Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Ah ! Vous me liez trop fort ; vous allez gâter toute ma broderie. Baron, vous me paraissez un fou un peu violent : n'avez-vous jamais de bons intervalles ? 475

LE BARON

Je n'ai jamais vu un drôle si impudent.

LE COMTE

Pour peu qu'il vous reste un grain de raison, ne sauriez-vous me dire comment la tête vous a tourné, et pourquoi vous faites ainsi garrotter le comte votre gendre ? 480

MADemoiselle ThÉRÈSE

Que je voie donc comment sont faits les gens qui veulent m'enlever. Ah ! Papa, il m'empuantit d'odeur de fleur d'orange ; j'en aurai des vapeurs pour quinze jours. Ah, le vilain homme ! 485

LE COMTE

Beau-père, au goût que cette personne me témoigne, il y a apparence que c'est là ma femme. Me tiendrez-vous long-temps dans cette posture ? Expliquez- vous, s'il vous plaît ; n'attendiez-vous pas le comte de

Boursoufle? Ne devait-il pas venir avec une lettre de votre ami Monsieur Maraudin ?

490

LE BARON

Oui, coquin, oui.

LE COMTE

Ne m'insultez donc point, s'il vous plaît ; je vous ai déjà dit que j'ai l'honneur d'être ce comte de Boursoufle, et que j'ai la lettre du sieur Maraudin dans ma poche ; fouillez plutôt.

LE BARON

Je reconnais mes fripons ; ils ne sont jamais sans lettres en poche. Prenons toujours la lettre ; il sera pendu comme ravisseur et comme faussaire.

495

LE COMTE

Ce baron est une espèce de beau-père bien étrange.

LE BARON

Mon ami, je suis bien aise, pour te réjouir, de t'apprendre que tes visées étaient mal prises, et que Monsieur le Comte et Monsieur Maraudin sont ici.

500

LE COMTE

Le comte est ici, beau-père! Vous me dites des choses incroyables, sur mon honneur.

LE BARON

Monsieur le Comte, Monsieur Maraudin, venez, venez, montrez à ce coquin qui vous êtes. Holà ! Mon gendre ; monsieur Maraudin. Personne ne me répond ; il faut que je les aille chercher moi-même. 505

SCÈNE VIII

Le Comte de Boursoufle, garrotté par les gens du baron ; Mademoiselle Thérèse.

LE COMTE

J'ai beau me servir de tout mon esprit, et assurément j'en ai beaucoup, je ne comprends rien à cette aventure. Ma belle demoiselle, vous me paraîsez naïve. Pourrait-on savoir de vous ce que veut dire toute cette in- 510
cartade? Est-ce ainsi que vous recevez tous les gens qui viennent pour avoir l'honneur de vous donner la main?

MADemoiselle ThÉRÈSE

Pardi, plus je regarde ce drôle-là, et plus il me paraît, malgré tout ça, avoir la mine assez revenante. Il est bien mieux mis que mon mari : ma foi, il est au moins tout aussi joli. Oh! Vivent les gens de Paris! Je le di- 515
rai toujours. Mais de quoi t'avisais-tu de prendre si mal ton temps pour m'enlever? Écoute, je te pardonne de tout mon coeur ; puisque tu voulais m'avoir, c'est que tu me trouvais belle ; j'en suis assez charmée, et je te promets de pleurer quand on te pendra.

LE COMTE

Je vois bien que la fille n'a pas plus de raison que le père. 520

MADemoisELLE THÉRÈSE

Hem ! ne dis-tu pas que je t'ai ôté la raison ? Pauvre garçon, tu étais donc bien amoureux de moi ? Ah ! Que je ferai de passions ! Qu'on m'aimera !

LE COMTE

Les jolies dispositions ! Le beau petit naturel de femme !

SCÈNE IX

Le Baron, Le Comte, Mademoiselle Thérèse.

525

LE BARON

Merci de mon honneur : que faites-vous là, Thérèse ? Vous osez parler à ce fripon ! Dénichez, ou vous ne serez mariée de dix ans.

MADemoisELLE THÉRÈSE *(en se retournant)*

Ah ! Je m'enfuis ; ce pauvre garçon, c'est dommage !

LE COMTE

Eh bien ! Monsieur le baron, puis-je enfin avoir l'honneur de parler à votre gendre, et voir un peu avec lui qui de nous deux est le comte de Boursoufle ? Franchement, je commence à me lasser, et je suis fort mal à mon aise.

530

LE BARON

Va, va, pendard, monsieur le comte et Monsieur Maraudin ne veulent te parler qu'en présence de la justice. Ils ont raison : elle va venir, nous verrons beau jeu. Ça, qu'on me mène ce drôle-là dans l'écurie, et qu'on

535

l'attache à la mangeoire, en attendant que son procès lui soit fait et parfait.

LE COMTE

Je ne crois pas que seigneur de ma sorte ait jamais été traité ainsi. Nous verrons ce que la cour en dira.

ACTE TROISIÈME

SCENE I

Mademoiselle Thérèse, Le Chevalier, Maraudin, Madame Barbe.

540

MADemoiselle THÉRÈSE

Je baille un soufflet au premier qui m'appellera encore mademoiselle Thérèse. Vertuchoux ! Je suis madame la comtesse, afin que vous le sachiez. Ne partez vous pas tout à l'heure pour Paris, monsieur le comte ? je m'ennuie ici épouvantablement.

MADAME BARBE

Irai-je itou à Paris, Monsieur le Comte ?

545

MADemoiselle THÉRÈSE

Toi, non, tu m'as trop enfermée dans ma chambre toutes les fois qu'il venait ici des jeunes gens ; je ne te mènerai point à Paris.

MADAME BARBE

Ah ! Que deviendra donc Madame Barbe ?

MADemoiselle Thérèse

Pour vivre à Paris, il faut être jeune, brillante, extrêmement jolie, avoir lu les romans, et savoir le monde ; c'est affaire à moi à vivre à Paris.

550

LE CHEVALIER

Plût au ciel, madame, que je pusse vous y conduire tout à l'heure, et que monsieur votre père daignât le permettre !

MADemoiselle Thérèse

Il faudra bien que papa La Cochonnière le veuille ; et, veuille ou non, je ne veux pas rester ici plus d'un jour.

MARAUDIN

Quoi ! Vous voudriez quitter sitôt un si brave homme de père !

555

MADemoiselle Thérèse

Oh ! Brave homme, tant qu'il vous plaira : j'aime bien papa, mais il m'ennuie à crever, et je veux partir.

LE CHEVALIER

Hélas ! Je le voudrais aussi de tout mon coeur.

MADemoiselle Thérèse

Votre équipage arrive sans doute ce soir ; faisons remettre les chevaux dès qu'ils seront arrivés, et partons.

560

(Haut.)

LE CHEVALIER *(à part)*

Ô ciel ! Que je sens de toute façon le poids de ma misère ! Madame, l'excès de mon amour...

MADemoisELLE THÉRÈSE

L'excès de votre amour me fait grand plaisir ; mais je ne vois arriver ni cheval, ni mule, et je veux aller à Paris.

LE CHEVALIER

Madame, mon équipage...

565

MARAUDIN

Son équipage, Madame, est en fort mauvais ordre ; ses chevaux sont estropiés, son carrosse est brisé.

MADemoisELLE THÉRÈSE

Il n'importe, il faut que je parte.

SCÈNE II

Le Baron, Le Chevalier, Mademoiselle Thérèse, Maraudin.

LE BARON

Vous me voyez fort embarrassé.

570

MARAUDIN

Et nous aussi, Monsieur le Baron.

LE BARON

Ce diable d'homme, tout fripon qu'il est, a je ne sais quoi d'un honnête homme.

LE CHEVALIER

Oui, tous les fripons ont cet air-là.

LE BARON

Il jure toujours qu'il est le Comte de Boursoufle.

575

MARAUDIN

Il faut bien lui passer de jurer un peu dans le triste état où il est.

LE BARON

Il a cent lettres sur lui, toutes à l'adresse du Comte.

LE CHEVALIER

C'est lui qui les a écrites.

LE BARON

En voici une qu'il prétend que vous lui avez donnée pour moi.

LE CHEVALIER

Elle est contrefaite.

580

LE BARON

Il est tout cousu d'or et de bijoux.

LE CHEVALIER

Il les a volés.

LE BARON

Ses domestiques sont tous autour du château, et protestent qu'ils vengeront leur maître.

LE CHEVALIER

Ne voyez-vous pas qu'il est le chef d'une troupe de voleurs ?

585

LE BARON

Oui, vous avez raison, il sera pendu ; c'est sans difficulté ; je me suis d'abord aperçu que Ce n'était point un homme de qualité, car il n'avait rien de mon air et de mes façons.

LE CHEVALIER

Il est vrai.

LE BARON

Je suis bien aise de confronter ce scélérat devant vous ; j'ai donné ordre qu'on nous l'amène, pour être jugé selon les lois du royaume par monsieur le bailli que j'attends.

590

LE CHEVALIER

Vous voulez absolument que je parle à cet homme-là.

LE BARON

Assurément.

LE CHEVALIER

Je ne veux point me commettre avec un homme comme lui.

595

MADemoisELLE THÉRÈSE

Vous avez raison, Monsieur le Comte ; qu'avons nous à dire à cet animal-là ? allons-nous-en dans ma chambre, cela vaudra bien mieux.

(Ils veulent tous s'en aller.)

MARAUDIN

Ma foi, je ne me soucie pas trop non plus de lui parler, et vous permettez...

SCÈNE III

Le Comte, Le Chevalier, Le Baron, Mademoiselle Thérèse, Maraudin.

600

MARAUDIN *(bas)*

Ah ! C'est lui-même, je suis confondu.

LE CHEVALIER *(bas)*

Je n'ai jamais été si embarrassé.

LE COMTE

J'aurai furieusement besoin d'aller chez le baigneur en sortant de ce maudit château ; qu'est-ce que je vois ! mon Dieu ! Eh ! c'est monsieur Maraudin.

605

LE BARON

D'où peut-il savoir votre nom ?

MARAUDIN

Ces gens-là connaissent tout le monde.

LE COMTE

Monsieur Maraudin, tout ceci est un peu singulier ; foi de seigneur, vous êtes un fripon.

MARAUDIN

Je vous avais bien dit qu'il connaît tout le monde ; je me souviens même⁶¹⁰ de l'avoir vu quelque part.

LE COMTE

Est-ce vous qui me jouez ce tour ? Ah, Chonchon !

MADemoiselle Thérèse

Monsieur le Comte, avec quelle insolence il vous parle !

LE COMTE

Qui l'eût cru, Chonchon, que tu pusses jamais parvenir à cet excès ?

LE CHEVALIER *(au baron)*

Monsieur, je vous l'ai déjà dit, je ne veux pas me commettre avec cet homme-là, il me fait rougir.⁶¹⁵

LE BARON

Si tu perds encore le respect à Monsieur le Comte, je te casserai bras et jambes... Je vois bien que nous n'en tirerons point raison. Qu'on le remène en prison dans l'écurie.

LE COMTE

Cela est effroyable, cela est épouvantable, j'aurai beau dire qu'il est mon frère, ce coquin de chevalier assurera qu'il n'en est rien. Ces gens-ci n'entendent point raillerie. Dans les affaires épineuses, il faut toujours prendre le parti de la modération. ⁶²⁰

LE BARON

Que marmottes-tu là entre les dents, ravisseur effronté ?

MADemoiselle Thérèse

Je crois qu'il me trouve fort jolie. ⁶²⁵

LE COMTE

Monsieur le Baron, je commence à croire que tout ceci n'est qu'un mal-entendu, et qu'il est aisé de nous éclaircir ; laissez-moi seulement parler deux minutes tête à tête à ce jeune et honnête gentilhomme.

LE BARON

Ah ! Il commence enfin à avouer, et la peur de la justice le presse. Rentrons. Monsieur le comte, écoutez sa déposition, je l'abandonne à votre miséricorde. ⁶³⁰

SCÈNE IV

Le Comte, Le Chevalier.

LE CHEVALIER

Tout fâché que je suis contre lui, il me paraît si bien puni que je commence à sentir quelques remords.

LE COMTE

Regarde-moi un peu en face, Chonchon.

635

LE CHEVALIER

Cela est difficile ; vous m'avez traité indignement, et je vous ai fait du mal. Il n'y a pas moyen après cela de se regarder. Que me voulez-vous ?

LE COMTE

Je conviens que je n'ai pas eu avec toi toute la condescendance qu'un aîné devait à son cadet. Tu t'en es bien vengé ; tu es venu ici à ma place avec ce fripon de Maraudo. Tu vois le bel état où l'on m'a mis, et le ridicule dont je vais être chargé ; faisons la paix : tu me demandais ce matin dix mille francs pour le reste de ta légitime ; je t'en donne vingt, et laisse-moi épouser mademoiselle de La Cochonnière.

640

LE CHEVALIER

Il n'est plus temps, vous m'avez appris à entendre mes intérêts ; il n'y a pas d'apparence que je vous cède une fille de cinq cent mille francs pour une légitime de vingt mille.

645

LE COMTE

Chonchon !

LE CHEVALIER

J'ai eu de la peine à me résoudre à ce que j'ai fait ; mais la chose est sans remède.

LE COMTE

Comment ! Aurais-tu déjà épousé ? Il faut que tu aies l'ame bien noire. 650

LE CHEVALIER

Point, car j'ai eu quelque scrupule en épousant Thérèse, et vous n'en aviez point eu en me faisant mourir de faim.

LE COMTE

Tu prétends donc, scélérat, pousser jusqu'au bout l'effronterie de ton procédé, et me rendre le jouet de cette maison-ci?

LE CHEVALIER

Je ne prétends que cinq cent mille francs ; tout ce que je puis faire pour 655
votre service, c'est de partager le différend par la moitié.

LE COMTE

C'est un accommodement, du moins.

LE CHEVALIER

Je prendrai la dot, et je vous laisserai la femme.

LE COMTE

Ah, Chonchon ! Tu commences à faire le plaisant ; on voit bien que ta fortune est faite. 660

SCÈNE V

Le Baron, Le Bailli, Mademoiselle Thérèse, Le Comte, Le Chevalier, Madame Barbe.

LE BAILLI

Oui, je suis venu en toute diligence, et je ne puis trop vous remercier de l'heureuse occasion que vous me donnez de faire pendre quelqu'un ; je n'ai point encore eu cet honneur depuis que je suis en charge ; je vous
devrai toute ma réputation. 665

LE BARON

Corbleu ! Vous êtes plus heureux que vous ne pensez ; notre homme a des complices, et vous avez sept ou huit personnes pour le moins à qui il faudra donner la question.

LE BAILLI

Dieu soit loué ! Je ne me sens pas d'aise ; instrumentons au plus tôt. Où
est le corps du délit ? Où est l'accusé ? 670

LE BARON

Le voici, c'est ce coquin-là. Condamnez-le comme voleur de grand chemin, faussaire, et ravisseur de filles.

LE BAILLI

Çà, dépêchons-nous : votre nom, votre âge, vos qualités... Ah, Dieu paternel ! Qu'est-ce que je vois là ? C'est monsieur le comte de Boursoufle,
le fils de monsieur le marquis mon parrain. Ah ! Monseigneur, mon bon
patron ! Par quelle aventure étrange vous vois-je traité de la sorte ? 675

LE BARON

Ah! Qu'est-ce que j'entends là?

MADemoiselle Thérèse

En voici bien d'une autre !

MADAME BARBE

Miséricorde !

680

LE COMTE

Bailli, ce vieux fou de baron s'est mis dans la tête que je n'ai pas l'honneur d'être monsieur le comte de Boursoufle ; il me prend pour un aventurier, et il est tout résolu de me faire pendre au lieu de me donner sa fille. Le procédé est barbare, sur mon honneur.

LE BARON

Quoi ! Ce serait en effet là monsieur le comte ?

685

LE BAILLI

Rien n'est si certain.

LE COMTE

Il faut que ce baron soit un campagnard bien grossier pour s'y être mépris, foi de seigneur.

LE BARON

Ah! Monsieur le comte, je me jette à vos genoux : j'ai été trompé par ce scélérat de Maraudin et par cet autre coquin-ci ; mais je vais les faire brûler tout à l'heure pour vous satisfaire. Ô ciel! Qu'est-ce que j'ai fait ?

690

Délions vite Monsieur le Comte. Je mets ma vie entre vos mains, monsieur le comte ; ordonnez du supplice des fripons qui m'ont abusé. Ah ! Que je suis un malheureux baron !

MADemoiselle Thérèse

Et moi, que deviendrai-je ? À qui suis-je ? À qui suis-je donc ?

695

LE COMTE

Je suis enfin un peu plus libre dans ma taille. Qu'on appelle un peu mes gens, qu'on me donne de la poudre de senteur, car je pue furieusement l'écurie. Holà ! Eh ! Un pouf, un pouf.

LE BARON

Monsieur le bailli, vous voyez que vous n'y perdrez rien ; voilà toujours un criminel à expédier. Saisissez-vous de celui-ci, qui a pris insolemment le nom d'un autre pour ravir ma fille.

700

LE BAILLI

C'est monsieur le Chevalier de Boursoufle, c'est aussi le fils de mon parent ; je ne serai pas assez osé que d'instrumenter contre monsieur le chevalier.

LE COMTE

Vieux fou de baron, écoutez ; j'ai l'honneur, comme je vous l'ai dit, d'être ce comte de Boursoufle avec soixante mille livres de rente. Il est vrai que ce pauvre diable-ci est mon frère ; mais c'est un cadet qui n'a pas le sou. Il voulait faire fortune en me jouant d'un tour ; il sera assez puni quand il me verra épouser à ses yeux Jacqueline Thérèse, et emporter la dot.

705

710

MADemoiselle Thérèse

Moi, de tout mon coeur ; j'épouserai tous ceux que papa La Cochonnière voudra. Ça ne me fait rien, pourvu que j'aille à Paris, et que je sois grande dame.

LE BARON

Hélas ! Monsieur le comte, je suis le plus malheureux des hommes, le contrat est signé ; monsieur Maraudin a pressé la chose, et même...

715

MADemoiselle Thérèse

Tout ça ne fait rien, papa ; j'épouserai encore Monsieur le comte ; vous n'avez qu'à dire.

LE CHEVALIER

Mademoiselle, je vous supplie de vous souvenir...

MADemoiselle Thérèse

J'ai tout oublié ; vous êtes un cadet qui n'avez rien, et je serai grande dame avec Monsieur le Comte.

720

LE COMTE

Mais quoi, beau-père, le contrat serait signé !

LE CHEVALIER

Oui, mon frère, et Jacqueline Thérèse a l'honneur d'être votre belle-soeur. Il est vrai, Monsieur le Baron, que je ne suis pas riche ; mais je vous promets de faire une grande fortune à la guerre. Et vous, Madame, je me flatte que vous me pardonneriez la petite supercherie que monsieur Maraudin vous a faite, et qui me vaut l'honneur de vous posséder.

725

MADemoiselle Thérèse

Je n'entends rien à tout cela ; et pourvu que j'aille à Paris dès ce soir, je pardonne tout. Voyez-vous deux quel est celui dont je suis la femme.

LE BARON

Monsieur le bailli, par charité, faites pendre au moins Monsieur Maraudin, qui a fait toute la friponnerie.

730

LE BAILLI

Très volontiers ; il n'y a rien que je ne fasse pour mes amis.

LE COMTE

On pourrait bien de tout ceci me tourner en ridicule à la cour ; mais quand on est fait comme je suis, on est au dessus de tout, foi de seigneur.